

ROMAN

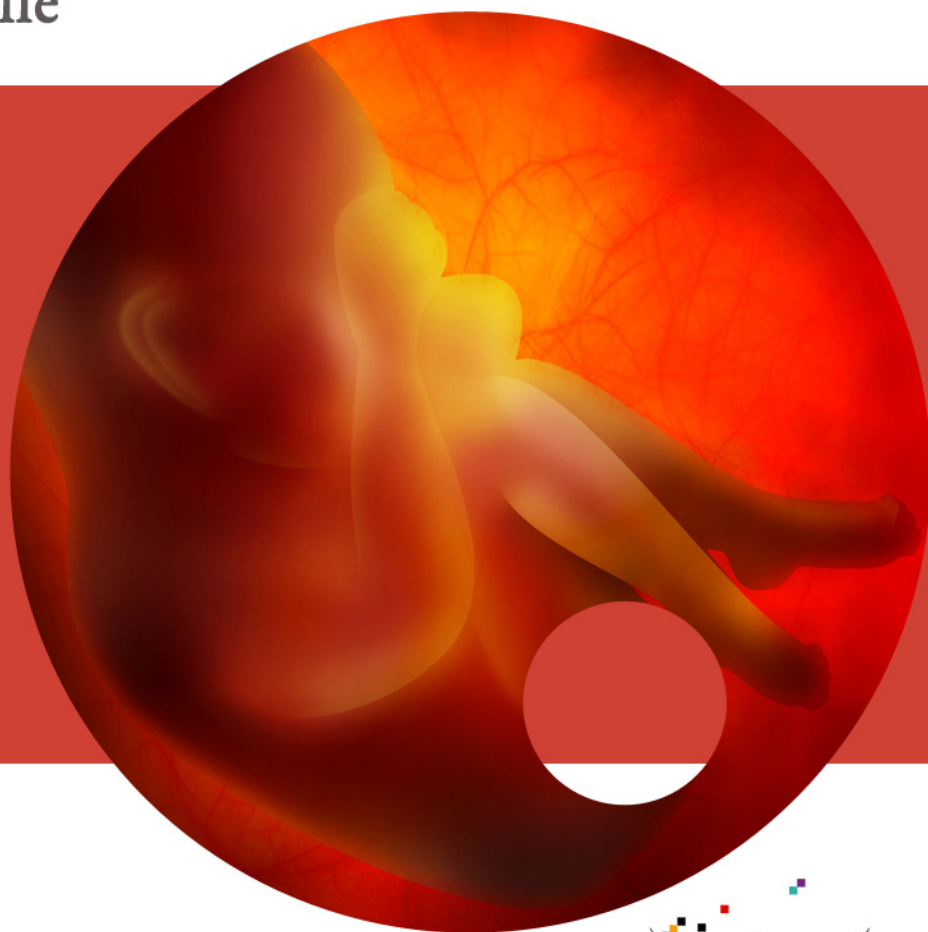


COLLECTION

Romans

d'aujourd'hui

Un cas typique de mort subite du nourrisson fréville



Editions
Chemins de tr@verse

sur 
Bouquineo.fr

fréville

Un cas typique de mort subite du nourrisson

« L'idée de ce roman naît en 1998, dans un train me ramenant à Paris, de retour d'une visite de la cathédrale de Bourges. La lettre du pompier et le projet de recueil me valent le prix jeune écrivain 1999 de la Fondation Hachette. Les autres lettres sont écrites entre 2000 et 2004, à Beauvais, au Rwanda, et en Suisse, le tout recomposé en 2011 dans un avion entre Vienne et New York. »

fréville

La compagnie des anges transporte tous les anges. C'était ton slogan.

D'abord les gros porteurs : bourdons, guêpes d'eau, scarabées les plus énormes. À n'utiliser que pour les transports de masse : massacres, épidémies, catastrophes, suicides collectifs. Ensuite les longs courriers : taons, guêpes, cousins. D'usage pour les convois regroupés : accidents de voiture en famille, meurtres croisés, décès en voisinage. Puis les moyens courriers : abeilles, aoûtats, grosses mouches. À privilégier pour les transports encombrants : morts trop grands, trop lourds, ou en plusieurs morceaux. Enfin les petits courriers : fourmis volantes, mouches à la pelle, pour les convois simples, sans histoires, à l'unité. Mouches du coche pour les morts qui n'intéressent personne. Mouches noires pour les cas où la discrétion est requise : morts indiscrètes, cadavres de placards, décès honteux. Moustiques pour les opérations en piqué. Coccinelles pour les cas sans espoir. Une libellule spécialisée dans les cas de résurrection.

Direction éditoriale
Yves Morvan

Préface de l'éditeur

Je l'écrivais déjà en préface au très beau et très étrange *Figure parmi les morts* : fréville a un style, alerte, précis, agréable. Il a aussi une manière très raffinée de distribuer la parole, d'entremêler les récits, les lieux, les temps. Très vite, nous sommes pris. Il joue avec nos nerfs et notre logique. Il nous attrape et nous entraîne, fermement, dans des situations inquiétantes, puis nous lâche et nous laisse, perdus. Il touche ici à l'enfance et aux relations filiales. Le cœur de l'humain. Nous retrouvons, avec émotion et délice, sa sensibilité et son intelligence, dont la fusion excite nos sens et nous touche au cœur. Une œuvre, encore une fois, déroutante, qui saisit et dévore. Un plaisir intense et subtil.

Yves Morvan

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2012

Isbn Pdf : 978-2-313-00319-0

Isbn Epub : 978-2-313-00320-6

Dépôt légal : Janvier 2012

Édition de janvier 2012 (première édition)

Photo de couverture © zveno-Fotolia.com

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sépard – 75009 PARIS

fréville

Un cas typique de mort subite du nourrisson

Éditions Chemins de tr@verse

Aux belles âmes, Didier, Corine, David.

Contactez l'auteur :

freville@chemins-de-traverse.fr

1

Personne ne s'est inquiété lorsque tu as commencé à balbutier quelques mots et que, au lieu de dire papa et maman comme tout un chacun, tu nous as spontanément appelés, ta mère et moi, *dozo* et *kozo*. Je crois même que cela amusait beaucoup tout le monde. Chacun cherchait quel mot ou quelle expression tu avais ainsi déformé. Seule ta mère peut-être, s'est montrée immédiatement méfiante, ou plutôt inquiète. Car assurément, nous ne t'avions pas enseigné à dire *kozo* et *dozo*, nous nous étions contentés de te répéter le plus machinalement du monde papa et maman. Mais moi j'ai tout de suite aimé cette différence. J'affabulais peut-être, mais je m'émerveillais qu'encore bébé tu puisses faire preuve d'une telle indépendance, et que tu choisisses ta manière

de nous appeler. *Kozo* cela voulait bien dire papa puisqu'il n'y avait que moi que tu appelais ainsi, c'était assez pour me rassurer.

Les gens ont beaucoup moins plaisanté (je me souviens particulièrement des mines navrées de tes grands-parents qui essayaient désespérément de te faire prononcer quelques mots *en bon français*) lorsque, les mois passant, non seulement tu as continué à nous appeler *dozo* et *kozo*, mais tu t'es progressivement mis à t'exprimer dans un langage parfaitement inconnu et mystérieux. C'est suffisamment étrange pour que je dise les choses bien clairement : ta mère et moi sommes français (tes quatre grands-parents aussi), nous avons toujours vécu en France et la seule langue avec laquelle tu étais en contact était le français. Il n'y avait pas de nourrice roumaine diabolique, de grand-oncle teuton fanatique, ni de voisins latins prolifiques et envahissants. Pourtant, tu allais sur tes deux ans et tu n'avais jamais prononcé le moindre mot de ce qu'il paraissait naturel d'appeler ta langue natale. Tu étais sans conteste le plus charmant des bambins et, dans tous les autres domaines, tu ne donnais pas le moindre signe de retard par rapport aux autres enfants. Tu avais commencé à t'exprimer au même âge qu'eux, mais dans une langue qui t'était propre et que personne ne parvenait à identifier.

Le plus étonnant était peut-être que tu comprenais visiblement le français à peu près aussi bien qu'un autre enfant de ton âge. Tu nous répondais lorsque nous te posions des questions, mais toujours dans ta langue. Tu n'étais pas un enfant renfermé, et j'ai même souvent admiré ta capacité à jouer avec d'autres enfants de ton âge dont tu ne pouvais te faire comprendre. Il n'y a d'ailleurs que les adultes qui se montraient embarrassés que tu ne veuilles pas apprendre leur langue.

Tu n'imagines pas, mon petit homme, à quel point les adultes étaient exaspérés par ton entêtement. Lorsque tu as atteint un âge auquel nous ne pouvions plus décentement mettre sur le compte d'un léger retard d'apprentissage ton incapacité à t'exprimer en français, cette incapacité est devenue l'unique sujet de conversation et de préoccupation de tous ceux qui t'approchaient, à mon plus grand désarroi.

Nous n'aurions pas eu autant de problèmes, je crois, si nous nous étions contentés de prétendre que tu étais effectivement en retard par rapport aux autres enfants de ton âge, comme je l'aurais voulu. Alors, sans doute, on t'aurait regardé — et nous de même — avec un peu de pitié et de mépris, on t'aurait trouvé plein d'excuses, on nous aurait répété avec *gracieuseté* que *cela se rattrape très facilement*, et on t'aurait cherché plein d'autres